

Prologue

Je marche la tête basse, bousculant les passants.
Bientôt, je toucherai enfin ce qui m'est dû.

En passant près d'une vitrine, mon ventre se met à rugir devant le spectacle des viennoiseries goûteuses exposées. Je plaque une main sur ma bouche, sentant une nausée me reprendre.

Combien de temps ce supplice va-t-il encore durer ?

Je pense à ce qui m'a amenée à en venir à cette décision. Je l'ai laissé me baiser durant cinq mois pour m'acquitter de ma part du marché. J'étais la petite bâtarde de sa femme, ma mère, qui s'était usée jusqu'à la moelle en effectuant, pour lui, les tâches les plus ingrates dans cette immense maison, jusqu'à ce qu'un jour elle s'éteigne d'épuisement. Il m'a pris la personne qui comptait le plus pour moi et je vais le lui faire payer. C'est après quelques jours de réflexion qu'une idée lumineuse était née dans mon cerveau. L'homme qui s'occupait de moi désormais avait réussi à geler les comptes de ma mère. Je n'avais le droit à rien, mais je savais qu'elle avait mis de côté pour ma survie. Il n'avait pas réussi à engendrer un fils pour lui succéder dans ses affaires. Comme il refusait de me donner mon

héritage, je lui avais donc fait une proposition qu'il ne pouvait pas refuser, utilisant sa perversité à son désavantage. Je le lui offrais en échange de mon argent et de ma liberté.

Je respire longuement puis reprends mon chemin car je dois arriver à la maison avant lui et me préparer pour lui annoncer la nouvelle.

Je suis écœurée de les sentir bouger en moi, si énergiques et désireux de venir au monde. Mon beau-père, et accessoirement leur père, me caresse le ventre sans cesse, avec cet air fier et possessif qui me provoque des frissons de dégoût. Je n'ai plus longtemps à tenir, car dans quelques semaines je serai délivrée et j'accéderai enfin à mon fric. C'est tout ce qui importe. J'ai grandi dans la merde, mais je me suis promis d'en sortir. Son statut de directeur de banque lui confère un respect dans la société où il se pavane. Mais une fois le rideau tombé il devient cet homme avilissant qui me donne envie de vomir.

La grossesse m'épuise et je ne supporte plus mon ventre qui se déforme. Des sillons se creusent sur ma peau, des boutons et des cernes apparaissent sur mon visage fatigué. Je ne me reconnais plus et je déteste ce reflet que me renvoie le miroir. Je pleure à m'en couper le souffle chaque nuit durant. Je m'inflige une douleur qui me fait haïr chaque jour un peu plus ces « choses » qui grandissent à l'intérieur de moi.

Le jour de l'accouchement, c'est une sage-femme payée grassement pour son silence qui s'occupe de

moi. Mes entrailles se déchirent tandis que le passage du premier se fait. Je le sens se déplacer, m'ouvrant encore plus intensément à chaque contraction. Je ferme les yeux, tentant de faire reculer la nausée et maudissant ce bout de viande qui est en train de m'écarteler. Je pousse en hurlant, les mains accrochées fermement aux montants du lit. Je crie ma rage, faisant fi des coups d'œil choqués de ma soignante. Je hais ces bébés, je suis en train d'accomplir ma mission et je veux simplement en finir au plus vite. Après plus de quinze heures de contractions, les jumeaux sont enfin hors de mon corps. Un fou rire nerveux me prend lorsqu'elle me félicite et tente de me poser le premier sur le ventre. J'ai un mouvement de recul et je tourne le visage pour ne pas l'avoir sous les yeux. Elle insiste et je repousse fermement le braillard qui se trouve entre ses mains d'un geste violent. Je la foudroie ensuite du regard et lui intime de faire son travail et de laisser l'homme derrière la porte s'occuper lui-même de ces précieux cadeaux. Il voulait un héritier, pour la peine, je lui en offre deux.

Il me faut plusieurs jours pour récupérer, mais désormais je suis prête. La maternité, bien que dégradante, m'a rendue plus sûre de moi. ILS portent le prénom de leurs grands-parents paternels. Liam et Mélanie. Je refuse de m'occuper d'eux. Ils ne sont rien de plus que mon billet d'entrée vers un milieu que je vais m'assurer d'intégrer dans les meilleurs délais.

D'ailleurs, la chance est avec moi. Je regarde ma nouvelle maison, la poitrine gonflée d'un sentiment indescriptible. J'ai donné tout ce que j'avais pour en

arriver là et, plus d'un an après, je suis enfin propriétaire d'un bien digne de moi. Les jumeaux âgés de huit mois soupirent dans mon dos et je tourne la tête vers eux. Mon sourire se fige, comme à chaque fois que je les regarde. Ils ressemblent à leur père comme deux gouttes d'eau. Bien qu'éprouvante pour ma santé mentale, cette ressemblance a joué en ma faveur et a permis de révéler que l'homme si respecté dans cette société était un psychopathe. Trop heureux de montrer sa progéniture, il n'a pas douté un seul instant que les gens feraient le lien avec moi. Oui, il m'a touchée et de notre union dégradante sont nés Liam et Mélanie. La chute est arrivée plus vite que prévu pour lui et il s'est retrouvé dans l'obligation de tout me laisser, et de s'enfuir dans la honte et le déshonneur. Je suis désormais plus riche qu'il ne l'a jamais été et je compte bien réussir là où il a lui-même échoué. Il est hors de question que la descendance de ce monstre ne vienne obscurcir ce que je suis parvenue à accomplir.

Ma vengeance ne sera totale que lorsque ces petits trésors seront aussi brisés que lui. Mon plan est simple, mais efficace. Je vais leur préparer une vie qu'ils n'oublieront jamais. Je serai pire que le monstre qui m'a élevée et ferai tout pour obtenir vengeance. Plus je les regarde grandir et plus je vois mon beau-père reprendre vie dans leur petit corps décharné. Le seul fait de les regarder me rend malade et me renvoie à ma propre enfance aux côtés de leur père, m'obligeant aussitôt à les faire plier et à soulager mon esprit meurtri. J'aime les entendre hurler, ou voir leurs yeux bleus se voiler sous l'effet de la peur. Je me sens toute-puissante et

ce sentiment me procure un bien-être nécessaire pour apprécier cette nouvelle vie.

Mais les années passent et je ne suis plus assez forte pour contenir mon fils qui devient de plus en plus fort. Je sens qu'il prépare son évacion. Je le vois dans son regard et dans ses poings qui se serrent lorsque j'use de la force avec Mélanie. Il est hors de question que je perde le contrôle et je dois me résigner à m'unir à un homme de la pire espèce. Son instinct de dominant lui permet de garder Liam tranquille, et c'est quand je le vois commencer à baver devant le physique de plus en plus aguicheur de ma propre fille que j'en viens à monter le plan le plus jouissif que j'aie pu avoir jusque-là.

Mélanie, douze ans

Je le regarde lire ce livre, que nous partageons tous les deux car il n'y a que celui-là qu'elle nous laisse utiliser. Cela fait un moment qu'elle ne nous a pas remonté de nouvelles distractions, car j'ai failli à ma dernière corvée qui consistait à nettoyer la salle de bains du rez-de-chaussée sans y laisser la moindre trace. Je m'allonge à plat ventre sur le lit et pose ma tête sur mes mains sans cesser de le fixer. Ces cheveux blonds sont un peu trop longs et tombent sur son visage ce qui signifie qu'elle va bientôt les lui couper. Je déteste quand elle le fait parce qu'elle le rase à blanc et, à chaque fois, son crâne est parsemé de coupures. Lorsqu'il revient, il est méconnaissable, les gouttelettes de sang offrant un contraste saisissant avec sa peau d'albâtre. Il me laisse alors le nettoyer, tandis qu'il déverse dans un flot de paroles ininterrompu toute la haine qu'il éprouve pour elle.

Je secoue la tête pour refouler les pensées qui me rendent de plus en plus triste et croise son regard inquiet.

— Tout va bien ?

Ce lien particulier qui nous lie ne me permet pas de lui mentir car il le saurait immédiatement. Nous sommes connectés, comme si chacun pouvait ressentir la moindre émotion de l'autre. Je me sens triste et je m'en veux car cela le peine également. J'aimerais me montrer plus forte, mais je n'arrive plus à contenir ma peur face à cette femme qui n'a de mère que le nom qu'elle se donne.

Des pas lourds se font entendre dans les escaliers et la porte grince en s'ouvrant. Nous apercevons les derniers rayons du soleil qui éclairent notre misérable univers. Elle dépose notre plateau repas sur la minuscule table en nous ordonnant de venir manger immédiatement. Sa voix rauque me fait frissonner et je rentre la tête dans mes épaules, en avançant jusqu'à elle, puis me colle à mon frère qui s'est assis à même le sol. Je meurs de faim et je ne réfléchis pas, m'emparant d'une des miches de pain odorante qu'elle a posées sur la petite table. Le corps de Liam se crispe et je me rends alors compte de ma bêtise. Elle cingle mes doigts avec la petite baguette qu'elle porte toujours accrochée à sa ceinture, et la douleur me fait monter les larmes aux yeux.

— Et alors ! rugit-elle.

Je baisse la tête et m'excuse plusieurs fois, espérant que sa colère s'atténue aussi vite qu'elle est arrivée. Mes doigts me chauffent et je les sens déjà gonfler.

Mon double se met alors précipitamment à dire la prière que j'ai oublié de prononcer avant de me servir, mais elle le gifle de toutes ses forces, le faisant basculer sur le côté. Il respire fort, signe de l'énervement qu'il peine à refréner. Je pose ma main non blessée sur son genou pour le supplier de se contenir afin qu'il ne soit

Thaïs L.

pas, lui aussi, puni alors que je suis la seule fautive. Cela ne fait que quelques jours qu'elle s'est mise en tête de nous faire réciter une prière dès que nous nous apprêtons à accepter une offrande de sa part, et je n'ai pas encore le réflexe de me plier à cette nouvelle règle.

— Ce n'est pas à toi de la dire, Liam.

Je répare alors mon erreur, priant à haute voix, mais également dans ma tête en demandant qu'elle parte de la pièce le plus vite possible.

Mélanie

Je relève la tête de mes notes pour fixer l'horloge située audessus de la porte. Plus que dix minutes avant la fin de ce cours, ce qui signifiera la pause si sacrée dans ma vie de jeune étudiante. Charlotte, mon amie et voisine de table, s'endort à côté de moi, donc je lui envoie un discret coup de coude dans les côtes. Elle sursaute et en fait tomber son classeur, provoquant un bruit sourd qui fait tourner les têtes des autres étudiants vers nous. Je me renfrogne en replaçant mes longs cheveux blonds derrière mes oreilles.

—Merci, murmure-t-elle, après avoir ramassé les feuilles éparpillées sur le sol.

Je hausse les épaules, mais un vague sourire se dessine sur mes lèvres car je suis ravie d'avoir pu lui éviter une heure de colle non méritée. Les cours de ce prof sont si barbants qu'il est régulier de voir un élève sombrer dans le sommeil. Je le regarde s'éloigner dans son petit costume gris, le dos voûté et très certainement vexé de ne pas avoir pu surprendre un de ces paresseux qui n'ont selon lui rien à faire dans sa classe. Je tourne la

tête, intriguée par le raffut que fait Charlotte en rangeant ses affaires et remarque que sa joue porte encore la marque de son bracelet sur lequel elle a posé sa tête. Ses cheveux bruns sont ébouriffés et elle tente de les remettre en place du bout des doigts. Son regard croise le mien et se fait aussitôt rieur car cette fille est la joie de vivre incarnée. Nous sommes inséparables à la fac mais, pour autant, elle ne cherche pas à envahir mon espace personnel lorsque nous sortons de l'enceinte de l'établissement. Je ne sais pas où elle vit, ni avec qui, et je n'éprouve pas le besoin de le savoir, car la seule personne nécessaire à ma survie se trouve à la maison.

La sonnerie retentit et nous nous levons d'un bond.

Mes affaires atteignent le fond de mon sac alors que je suis déjà en train de marcher dans le couloir, laissant Charlotte derrière moi. Elle ne pose jamais de questions et n'essaie pas de me rattraper, sachant très bien que, lors de cette pause, j'ai besoin de me retrouver seule. Je me dirige vers le lieu qui abrite l'un de mes nombreux secrets et en ferme la porte sèchement. Je laisse mon cabas tomber sur le sol et je m'approche des miroirs ornant le mur crasseux des sanitaires pour découvrir que mon visage ne reflète pas le tumulte qui m'agite intérieurement. Je prends quelques secondes pour détailler mon reflet, posant mes mains sur le rebord du lavabo. Mes immenses yeux bleus et mon teint de poupée me donnent une apparence délicate, renforcée par la maigreur de mon visage. Je soupire et avale ma salive avant d'aller ouvrir ma besace. Je prends ce que je cache soigneusement dans ma trousse de maquillage et remonte le bas de mon pull avant de déboutonner

le haut de mon pantalon. Je caresse la chair tendre du bas de mon ventre, et relève la tête en entamant la surface tendre. J'inspire profondément, ne laissant pas la douleur prendre le dessus car il ne faut que quelques secondes pour que tout s'achève. Je souris face à mon travail et à mes doigts poisseux d'avoir retenu le liquide rouge. Je prends le papier rugueux posé près du robinet et essuie les vestiges de mon acte, avant de faire un pansement sommaire avec une compresse, présente dans la petite trousse. Je me rhabille et jette les papiers souillés dans les W-C avant de tirer la chasse d'eau. Je me regarde une dernière fois dans le miroir et me recompose un visage de façade, prête à rejoindre les autres et à aller manger un morceau.

Je meurs de faim.

Une vingtaine de minutes plus tard, mon plateau est presque vide, alors que j'avais une entrée, une énorme portion de frites, un sandwich et deux desserts. Charlotte secoue la tête, dégoûtée, alors que j'ai pourtant l'impression de ne rien avoir avalé. Les années de privation m'ont rendue boulimique. J'ai un réel problème avec la nourriture que je n'arrive pas à enrayer.

— Mais comment tu fais ? Tu manges comme un ogre et tu ne prends pas un gramme. Tu as vu ce que tu viens de t'enfiler ? Putain, j'arrive toujours pas à m'y faire.

Je hausse les épaules car je n'ai rien à dire de plus. Je laisse mon regard errer dans le self, m'attachant parfois à telles ou telles personnes. Je déteste ces gens qui jouissent de la vie comme s'il ne leur était jamais rien arrivé, ne supportant pas de les voir aussi heureux et insouciant, alors que quelque part d'autres n'ont jamais

eu la chance de sourire. Je range mon plateau bruyamment pour occuper mes mains et me lève brutalement, réveillant la douleur sur mon bas-ventre. Je grimace et me reprends aussitôt pour ne pas éveiller la curiosité insatiable de mon amie, plaquant un faux sourire sur mes lèvres.

—On va dehors ? Je meurs de chaud ici.

Sans attendre sa réponse, je file vers les portes coulissantes qui mènent à l'extérieur et fonce vers notre banc, sous l'arbre au milieu de la cour. Je croise quelques personnes qui tournent le regard, mal à l'aise. Je me moque de ce que l'on pense de moi, du moment que l'on me laisse tranquille. Il n'y a que Charlotte qui est parvenue à briser ma solitude sans que je ne sache réellement pourquoi. Je m'installe de manière à ne pas me faire mal, et la regarde me rejoindre. Ses cheveux courts dansent autour de son visage pâle, qui ressort davantage avec ces vêtements noirs qu'elle s'oblige à porter pour masquer ses rondeurs. Des énormes boots aux pieds lui alourdissent la silhouette mais elle ne s'en sépare jamais, été comme hiver. Elle m'interpelle, à bout de souffle :

— Mélanie, ça t'éclate de me faire courir ??

Je pose ma main sur son épaule pour m'excuser. C'est la seule fille du campus qui a osé me parler et qui n'a pas été découragée par mon silence persistant. Au fil des jours, assez admirative de son entêtement, j'avais accepté de lui répondre à demi-mot, pour finalement apprécier nos échanges. Elle est gentille, douce et toujours inquiète pour autrui. Elle fait partie de ces étudiants mis de côté à cause de leur physique et

auxquels personne ne s'intéresse vraiment. Il va sans dire que cela me convient et je suis souvent surprise de me sentir différente à son contact : presque joyeuse et « normale ». Je regrette parfois d'avoir une vie trop compliquée pour vivre comme tout le monde et aimerais tant partager certains de mes secrets avec elle. Mais je ne peux pas car jamais elle ne pourrait comprendre. Personne ne le pourrait de toute façon.

Elle regarde sa petite montre et ronchonne.

— Plus que cinq minutes avant la reprise des cours, râle-t-elle. Je vais de nouveau devoir traverser cette foutue cour et il va me falloir bien un quart d'heure pour que mon corps se décide à me laisser repartir.

— Je vais dire discrètement au prof que tu es aux toilettes car tu ne te sens pas bien, je lui propose en souriant.

Son visage s'illumine et elle tend sa main pour que je tape dedans, avant de laisser sa tête retomber sur l'assise du banc.

—Tu n'en rajoutes pas un peu, Charlotte ?

— Je suis malade, c'est toi-même qui l'as dit, couine-t-elle.

J'éclate de rire et me lève en prenant mes affaires pour me rendre vers les bâtiments dédiés aux sciences.

Les cours de l'après-midi ne sont pas nombreux et il est déjà l'heure de rentrer. Je marche rapidement pour rejoindre ma vieille Clio garée à plusieurs rues de là. Je roule une bonne vingtaine de minutes avant d'arriver devant la petite maison aux volets bleus qui abrite tous mes secrets. Je gare ma voiture derrière celle qui a pris ma place habituelle, puis coupe le contact en respirant

profondément, laissant l'air glisser jusque dans mes poumons et gonflant ma poitrine. Je sors de l'habitable et, laissant mon sac sur le siège passager, je cours jusqu'à la maison. Je ressens ce besoin douloureux de le rejoindre immédiatement et, en même temps, je sais que je devrais agir autrement. Je glisse ma clé dans la serrure, tournant mon poignet pour ouvrir. Il fait sombre dans la maison et les lourds rideaux sont fermés. Rien n'a bougé depuis mon départ ce matin, preuve qu'il doit encore dormir. Je pose mes clés sans faire de bruit et enlève mes baskets pour parvenir le plus silencieusement possible à l'escalier qui me mènera à l'étage. J'ai envie de pleurer de ressentir encore cette attraction qui me pousse à avancer, mais c'est plus fort que moi, et j'ai l'impression de ne plus rien contrôler dès que je passe cette porte. J'ai besoin de lui, et seule la présence de son corps près du mien me rend heureuse. Je rentre dans sa chambre pour le découvrir étendu en travers de son lit, entièrement nu, le drap ne dissimulant qu'une seule de ses jambes. Des tatouages recouvrent une bonne partie de son corps, pour cacher ce qui doit l'être. Certains sont identiques aux miens comme le lotus sur mon sein droit, reflet exact de celui qu'il a sur le torse. Mon prénom est inscrit en lettres grecques sur ses omoplates, et j'ai le sien écrit sur la nuque. Mon dos est une toile gigantesque que je cache sous d'éternels T-shirts, et mes seules cicatrices visibles sont celles présentes sur mon ventre, que je tiens à garder intactes. J'ai besoin de les sentir et de les voir quand je me regarde, nue après la douche, car elles me rappellent ce que j'ai perdu. Instinctivement, je caresse

l'incision encore fraîche sous mon pull. C'est la seule chose qui me permet de ne pas oublier le seul moment de mon passé où j'ai eu un semblant d'espoir, que j'essaie de retrouver en m'abaissant à commettre cet acte dégradant.

Je m'approche et me glisse près de lui, faisant couiner les ressorts du vieux lit. Je ne souhaite pas le toucher, juste être suffisamment proche pour sentir son souffle sur ma peau. Il a les traits fatigués, montrant qu'il ne parvient toujours pas à avoir de sommeil réparateur, sûrement pour les mêmes raisons que moi. Les cauchemars sont récurrents et épuisants. Dès que mes yeux se ferment, je revis certains épisodes que je ne parviens pas à oublier. Ces souvenirs sont ancrés dans nos corps et dans nos esprits. Je m'avance près de lui en contemplant son visage si semblable au mien. Il est beau et n'hésite pas à en jouer. Je déteste quand il use de son physique auprès des autres femmes et se détourne de moi, me privant de son attention. Des larmes silencieuses roulent sur mes joues et je les attrape du bout de la langue, appréciant leur goût salé. Je vois son corps remuer et n'ai pas le temps de m'écarter qu'il fond alors sur ma bouche. Je gémis instinctivement et le laisse s'approprier ce qui lui appartient, grognant contre mes lèvres et me glissant sous lui. Il écarte mes jambes avec son genou et plaque son bassin contre le mien, ses mouvements de hanches montrant à quel point il est excité. Nos dents s'entrechoquent et il me mord la lèvre quand j'essaie de le repousser pour pouvoir respirer. Ses mains sont partout, palpant et malaxant mes hanches, mes seins. Il plaque mes mains contre le

matelas et les glisse derrière mon dos, m'empêchant de bouger. Il se redresse et son regard étincelant de désir plonge dans le mien. Il déboutonne violemment mon pantalon et le descend, entraînant ma culotte, jusqu'à mes genoux que j'ai involontairement écartés. Je halète et ferme les yeux, honteuse de ce qui va se passer sans que je puisse arrêter. Mon corps le réclame aussi, et c'est dans un cri de douleur et de plaisir mêlés que je l'accueille en moi, son sexe me déchirant les entrailles tandis qu'il me pilonne sans douceur. Il attrape mes cheveux et tire d'un coup sec pour me faire ouvrir les yeux. Ses pupilles sont dilatées et des gouttes de transpiration perlent sur son front.

— Regarde-moi, Mél, m'ordonne-t-il de sa voix rocailleuse.

Je hoche la tête pour lui montrer que j'ai compris et je m'exécute, m'obligeant à garder son visage dans mon angle de vue malgré les coups de butoir qui me font remonter jusqu'à la tête de lit. Mon crâne se met à taper contre le bois et il ne fait rien pour m'éviter cette nouvelle douleur. Ses mains entourent mon cou. Je sens sa verge gonfler, signe de sa prochaine délivrance. Il serre ses doigts et je peine de plus en plus à respirer. J'ai envie d'entourer mes jambes autour de lui pour le sentir plus profondément encore mais elles sont toujours entravées par mon jean.

La sensation d'étouffer et sentir la jouissance arriver me font presque perdre connaissance. Je vois danser des papillons devant mes yeux tandis que mon bas-ventre se contracte de plaisir.

Fusionnel

Liam se retire doucement tout en se couchant sur moi, ses coudes appuyés contre le matelas. Il enfouit sa tête dans mon cou et je l'entoure de mes bras, caressant sa nuque humide. Ma gorge se noue quand je sens des gouttelettes tomber sur ma peau. J'essaie de me dégager pour lui faire face mais il me tient fermement contre lui. Malgré tout, il se met à murmurer contre mon oreille :

— Tu es toute ma vie, Mélanie.